
BOOK REVIEWS

ROBERTO SCAGNO, PAOLO TOMASELLA
et **CORINA TUCU**

Veneti in Romania

Ravenne, Longo Editore, 2008

VENISE A occupé une place privilégiée dans les relations roumano-italiennes, devenant une présence significative dans l'histoire des Roumains dès le Moyen Âge. Située au carrefour des routes commerciales et au tout premier plan de la politique européenne, la Sérénissime a toujours été pour les pays roumains un partenaire politique nécessaire. Si son rôle dans l'histoire des Principautés roumaines a été principalement militaire pendant le Moyen Âge, il deviendrait éminemment politique aux époques modernes. Plus tard, lorsque la Sérénissime commença progressivement à perdre de sa force économique et politique, la gloire dont elle avait joui suscita un vif intérêt culturel et artistique. Un autre chapitre important des relations roumano-vénitiennes à l'époque moderne fut la migration de la main d'œuvre italienne vers le territoire roumain. Selon les estimations, de 10 à 15 % des émigrés partis de Vénétie à la fin du XIX^e siècle ont pris le chemin des pays roumains.

C'est au sujet des émigrations que s'arrêtent Roberto Scagno, Paolo Tomasella et Corina Tucu dans le volume soumis à notre analyse.

Le premier article, qui est d'ailleurs le plus consistant, « Una emigrazione diversa : i Veneti in Romania (1870-1948) », appartient à Roberto Scagno, spécialiste ita-

lien réputé de l'histoire et de la culture roumaines. Comme l'auteur tient à le souligner, les intérêts commerciaux des Italiens ont été étroitement liés aux pays roumains, dès la première moitié du XIX^e siècle. En 1883, la Sardaigne a ouvert un consulat à Galați, pour que, cinq ans plus tard, un autre vît le jour à Brăila. Après la guerre de Crimée, l'activité commerciale italienne dans la région connut un essor sans précédent, ce qui conduisit à l'apparition d'une petite communauté italienne, qui s'est en permanence montrée très solidaire avec les causes et les idéaux des Roumains. Roberto Scagno fait une incursion dans la vie de cette communauté (qui a fait sortir son propre journal) et présente un rapport rédigé par le consul italien à Galați, en 1876, qu'il a envoyé au Ministère italien des Affaires étrangères. Il y offrait des renseignements sur la vie commerciale, la structure sanitaire, les institutions publiques et privées de la ville, ainsi que sur les principales questions administratives de la communauté et sa diversité ethnique et religieuse (sur un total de 70 000 habitants, 3 500 étaient catholiques – italiens, autrichiens, français). La contribution des Italiens à la construction de l'infrastructure, tant dans la région que dans tout l'espace roumain, y est présentée en détail. Quant à la dynamique démographique de la ville, le rapport soulignait la croissance significative de l'émigration transylvaine. Un deuxième rapport présenté par Roberto Scagno est celui que l'inspecteur des émigrations, G. E. Di Palma di Castiglione, avait rédigé en 1912, après avoir visité la Roumanie. Il contient des données

statistiques intéressantes sur la communauté italienne, qui à la veille de la Première Guerre mondiale comptait déjà 26 700 personnes. Si beaucoup d'Italiens préférèrent rentrer en Italie pendant la guerre, le nombre de ceux qui allaient revenir en Roumanie immédiatement après fut de 542, pour que de 1921 à 1925 environ 720 Italiens viennent chercher du travail dans les villes roumaines.

Les deux autres articles inclus dans le présent volume sont dédiés à la présence des artistes plastiques vénitiens dans l'espace roumain. Dans « *Architetti costruttori in Romania dalle Province Veneto (1878-1948)* », Paolo Tomasella présente quelques figures de maîtres vénitiens qui ont travaillé pour un certain temps dans le domaine des constructions en Roumanie : Geniale Fabbro Domenico Rupolo, Ermes Midena, Cesare Scoccimarro (à Bucarest), Romano De Simon (à Târgoviște), Giovanni Battista Peressuti (à Craiova), Angelo Vicelli (dans diverses villes du pays) etc.

Corina Tucu évoque dans « *Presenza e influusso degli artisti veneti dell'Ottocento nei Principati Romeni* » l'activité d'une illustre famille de peintres de Vénétie. Il s'agit principalement de Giovanni Schiavoni, établi à Jassy, qui s'est fait remarquer par ses œuvres à caractère religieux ainsi que par ses miniatures. Un autre membre de la même famille, Natale Schiavoni, s'est avéré un réputé spécialiste du portrait féminin, figurant parmi les quelques peintres étrangers invités à Jassy pour enseigner la peinture. Il a joué un rôle essentiel dans la diffusion de la lithographie en Moldavie.

Outre les trois articles déjà mentionnés, le volume bénéficie d'un nombre important d'illustrations, de plusieurs annexes et d'un index des noms propres.



MARCELA SĂLĂGEAN
LIANA LĂPĂDATU

GÉZA PÁLFFY

Die Anfänge der Militärkartographie in der Habsburgermonarchie. Die regelmäßige kartographische Tätigkeit der Burgbaumeisterfamilie Angiellini an den kroatisch-slawonischen und ungarischen Grenzen in den Jahren 1560-1570

Budapest: Archívum 2011

DER BEKANNTE ungarische Frühneuzeit-historiker Géza Pálffy beschäftigt sich schon seit Jahren mit der Geschichte der Kartographie des ungarischen Raumes im 16. und 17. Jahrhundert. Motiv dafür ist nicht nur das Interesse an einer systematischen Forschung zu einem speziellen Zeitalter, sondern auch die Besonderheit der Frühen Neuzeit in Ungarn, als sich das Königreich ob seiner Dreiteilung in besonderen Umständen befand. Jenes Kapitel der Vergangenheit des mittleren Donauraumes ruft zwei zentrale Fragen auf: Wie verschieden (oder nicht) verlief die Entwicklung innerhalb der drei Teile (Habsburgisch-Ungarn, Türkisch-Ungarn und Siebenbürgen/Partes adnexae), und, wie war die Kontinuität/ Diskontinuität der bis dahin stabilen Westbeziehungen Gesamtungarns beschaffen?

Pálffy zeigt anhand der Kartographie-Geschichte, dass es zwar an familiären Zufällen lag, dass in der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts die Kartenherstellung und der Kartenvertrieb in geregelte Bahnen geriet, doch auch konkret durch die Konfliktsituation zwischen Wien und Konstantinopel ausgelöst wurde, die den militärischen Bedarf nach Karten begründet. Die Rekonstruktion dieser bildgebenden Entwicklung zu den Grenzgebieten Ungarns erwies sich jedoch ziemlich aufwendig, da die noch vorhandenen Quellenbestände über mehrere

Standorte verstreut sind (Wien, Karlsruhe, Dresden). Dieses Faktum beruht darauf, dass mit der Bewältigung der Türkenfrage nicht nur die Habsburgermonarchie befasst war, sondern sich auch die kooperierenden Länder Sachsen und Baden (nebst Bayern) befassen ließen, weshalb dort weit mehr als ein paar zufällige gelandete Karten zum Thema Ungarn in der Türkenzeit vorrätig sind (Archiv, Museum).

Die vorbildhaft angelegte Edition ist zweisprachig (ungarisch und deutsch) und enthält auch eine CD-Rom, mittels derer das Kartenwerk gleichwie der Text auch elektronisch abrufbar sind.



HARALD HEPPNER

FRANCESCO GUIDA (dir.)
Italia e Romania verso l'Unità nazionale. Convegno di studi in occasione del 150° anniversario dell'Unità d'Italia 16-17 giugno 2011 Università di Bucarest
 Bucarest, Humanitas, 2011

L'OUVRAGE CI-PRÉSENT réunit les travaux du Congrès international organisé à Bucarest, les 16-17 juin 2011, lors du 150^e anniversaire de l'unification de l'Italie. Cet événement a eu lieu avec le soutien de l'Ambassade de l'Italie à Bucarest, de l'Institut de Culture Vito Grasso, de l'Association italienne des Études sur le Sud-Est européen (AISSEE) et du Centre roumaino-italien des Études historiques (CERISS), en collaboration avec l'Université de Bucarest.

Le message de l'ambassadeur de l'Italie à Bucarest, M. Mario Cospino, qui ouvre

le volume, souligne les similitudes entre le processus d'unification de l'Italie et celui de la Roumanie de même que les liens séculaires noués entre les deux espaces, qui ne seront interrompus que par le régime communiste instauré en Roumanie.

L'étude signée Francesco Guida, *L'Unificazione italiana e il Risorgimento delle nazioni del Sud-est europeo*, met en discussion la liaison entre les événements qui ont bouleversé l'Italie au XIX^e siècle et ceux qui ont apparu sous l'influence du Risorgimento dans le sud-est de l'Europe. L'auteur passe brièvement en revue les combats pour l'unité nationale dans l'espace italien et celui balkanique, à commencer par les mouvements révolutionnaires de 1821, la Révolution de 1848 et l'unification de l'Italie, essayant de démontrer l'existence d'un modèle italien, visible notamment après 1861, qui sera imité dans le centre et surtout le sud-est européen.

L'article de Ștefan Delureanu, *La ricezione romena del processo di unificazione italiana*, tente de dévoiler la manière dont les événements d'Italie ont été perçus au niveau des élites et de la population de l'espace roumain. Il révèle la sympathie des Roumains pour le Royaume de Sardaigne et pour Cavour, ainsi que l'enthousiasme général généré par l'unification de l'Italie. D'autres aspects qu'il surprend sont les relations amicales entre les deux États, le langage de la presse roumaine de l'époque, qui tient les Italiens pour « les frères » des Roumains. Le Risorgimento et l'unification de l'Italie sont vus comme des modèles dont les Roumains pourront se servir à l'avenir, en vertu de leur origine latine commune.

Dans son étude, *La questione d'Oriente e l'Europa. Nazionalismo, rivoluzione ed esilio dopo il 1849*, Antonio D'Alessandri souligne l'influence de la France sur la question nationale dans les pays du sud-est de l'Europe

pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, ce qui explique l'exil de plusieurs personnalités de cette partie du continent dans la capitale de la France. L'intérêt de l'auteur porte surtout sur l'immigration polonaise, hongroise et roumaine à Paris, dont seulement la première a un dirigeant bien défini, en la personne de Czartoryski. La capitale de la France devient ainsi pour un temps le centre politique et culturel du nationalisme central et sud-est européen.

Raluca Tomi se demande dans son étude, *L'Italia e la modernizzazione dei Principati romeni (1856-1866)*, s'il y a eu vraiment un modèle italien et si oui quelle a été son influence sur la modernisation institutionnelle des principautés roumaines. Elle insiste sur l'intérêt italien pour la question roumaine après 1848 et surtout après la Guerre de Crimée. Bien que l'influence italienne n'ait pas pu égaler celle française, elle s'est toutefois fait sentir dans l'élaboration du Code civil, la modernisation de l'armée, la présence des jeunes boursiers dans des universités italiennes, l'introduction de cultures agricoles, l'appel à des spécialistes italiens de différents domaines et la tentative de régler les rapports avec le Saint-Siège.

Les relations diplomatiques entre l'Italie et les principautés roumaines de 1861 à 1878 constituent le sujet de l'étude d'Alberto Basciani, *Le relazioni diplomatiche fra l'Italia e i Principati romeni dalla Mica Unire al Congresso di Berlino (1861-1878)*. Les moments les plus importants sont, à l'avis de l'auteur, la reconnaissance immédiate de l'État italien par celui roumain après l'unification de l'Italie en 1861 ; la position favorable de l'Italie par rapport aux principautés roumaines dans la question orientale, ainsi que l'impuissance ou la « neutralité » de l'Italie au Congrès de Berlin, lorsque la Roumanie a perdu la Bessarabie.

Dans son article *Elite e nazione. L'episcopato greco-cattolico romeno e il tardo Risor-*

gimento, Ion Cârja nous propose une ample discussion sur le rôle des élites ecclésiastiques dans la naissance d'une conscience nationale chez les peuples du sud-est de l'Europe, où à chaque confession correspond généralement une ethnie. Un autre aspect concerne l'attitude des élites de l'Église gréco-catholique envers l'annexion par la force des armes de Rome en 1870, ce qui sera à l'origine d'une hostilité ouverte entre le Royaume italien et le pape.

La question de l'État fédéral est discutée par Emanuela Costantini dans son article *Quale stato ? Proposte federaliste nei processi risorgimentali italiano e romeno*. Si les projets italiens envisageaient l'organisation de l'État sous la forme d'une fédération, les propositions roumaines visaient plutôt la création d'une confédération entre l'État roumain et d'autres États.

L'article de Rudolf Dinu, « *Il modello italiano* » *nella proclamazione del Regno di Romania (1881)*, analyse le lent acheminement de l'État roumain vers le statut de royaume, dans les conditions où la proclamation du royaume n'était pas bien vue par les grandes puissances. Cette démarche suit les mêmes pas que la proclamation du Royaume italien en 1861, celui-ci étant d'ailleurs le premier à reconnaître le nouveau statut de la Roumanie.

Alberto Castaldini examine dans son étude *Una patria per le minoranze. Ebrei e valdesi di fronte all'Unità d'Italia* la contribution de la minorité juive au mouvement d'unification nationale de l'Italie, alors que dans *Il Mezzogiorno e l'Unificazione italiana* Giampaolo D'Andrea fait une présentation générale de la situation politique des différents États italiens avant l'unification.

L'article qui clôt ce livre appartient à Adrian Niculescu et s'intitule *Risorgimento italiano e Rigenerazione nazionale romena. Similitudini, sincronie, parallelismi ed una vistosa differenza*. Les évolutions enregistrées

tout au long du XIX^e siècle en Italie et en Roumanie y sont mises en parallèle afin de déceler tant les similitudes que les différences entre les histoires des deux peuples. La conclusion de l'auteur est que la génération de 1848 a le grand mérite d'avoir réussi à moderniser et occidentaliser l'espace roumain en seulement 10 ans.

Portant l'empreinte de leurs auteurs, les études réunies dans cet ouvrage esquissent des sujets des plus divers, pouvant servir de point de départ pour de futures recherches.



OLIVIA SIMION

IOAN-AUREL POP et ION CÂRJA
Un italien la București: Luigi
Cazzavillan (1852-1903)

(Un Italien à Bucarest : Luigi Cazzavillan, 1852-1903)

Cluj-Napoca, Roumanie, Vicence, Italie, Académie roumaine, Centre d'Études Transylvaines, Istituto per le Ricerche di Storia Sociale e Religiosa, 2011

LES INTERFÉRENCES réciproques roumano-italiennes, loin d'être connues de manière exhaustive, continuent de jouir d'un intérêt manifeste de la part des historiens contemporains. L'explication en est à trouver non seulement dans la présence, massive de nos jours, des Roumains dans la Péninsule, mais surtout dans le passé plus ou moins récent que les deux peuples ont à plusieurs reprises choisi de croiser. Encouragée par le projet à travers lequel Istituto per le Ricerche di Storia Sociale e Religiosa de Vicence tente de récupérer la mémoire de quelques co-nationaux établis au fil du temps dans des contrées étrangères, la par-

tion de ce livre offre aux deux auteurs, bons connaisseurs de la culture italienne, l'occasion de proposer au grand public la restitution de la figure de Luigi Cazzavillan, personnalité très visible dans l'espace roumain au cours de deux décennies et demie. Construit donc autour d'un personnage que les chercheurs roumains ou italiens ont généralement ignoré, le volume ci-présent se veut une analyse, à l'échelle individuelle, « d'un monde et d'un destin qui tient au passé des rapports italo-roumains ».

La mise en lumière du protagoniste n'est pas *ex abrupto*, elle bénéficie d'un premier chapitre, qui fait une présentation diachronique de la présence italienne dans l'espace roumain. L'idée de départ est que pour bien comprendre les liens entre les deux peuples, amplifiés au temps de la modernité, il est nécessaire de jeter un coup d'œil rétrospectif sur le passé. Un passé qui remonte jusqu'à l'antiquité, lorsque les antécédents des deux nations se sont rencontrés sous la coupole civilisatrice de l'Empire romain. Une fois le sceau de Rome apposé, les liens entre les deux peuples sont devenus permanents, à des valeurs et des intensités qui ont changé d'une époque à l'autre. Les plus anciennes sources narratives relatives à la présence des Italiens datent du début du deuxième millénaire, notamment dans l'ouest de l'espace roumain actuel, mais aussi dans la zone du sud-est, où le Danube et la mer Noire ont représenté des points d'attraction pour les intérêts économiques des habiles marchands provenant de la Péninsule. Des constructeurs, architectes et artistes italiens ont fait sentir leur présence d'abord en Transylvanie, ensuite dans les deux autres pays roumains de l'est et du sud des Carpates, surtout dans l'ambiance des cours princières, mettant leur empreinte sur le paysage édilitaire de l'espace roumain. On doit aussi remarquer les notes, succinctes ou plus amples, de quelques auteurs italiens

sur les Roumains, qui en esquissent une image détaillée, souvent parsemée de symboles. Leur intérêt porte surtout sur l'origine romaine et la langue, en tant qu'éléments définitoires de l'identité roumaine, sans négliger des aspects tels le nom, la confession, les traditions ou les institutions des Roumains. Les sources se multiplient au fil du temps, alors que la mobilité italienne dans les territoires habités par les Roumains devient plus intense. Trouvant dans le modèle italien une source d'inspiration pour la mise en place des projets d'union nationale, l'État roumain moderne a été le témoin de la constitution, à l'intérieur de ses frontières, d'une nombreuse diaspora italienne. Provenant surtout du nord de la Péninsule italique, ces allogènes, extrêmement diversifiés du point de vue professionnel, ont largement contribué à l'enrichissement et l'occidentalisation du patrimoine de la modernité roumaine.

La deuxième unité thématique tente de situer Luigi Cazzavillan dans le paysage des historiographies roumaine et italienne. Dès son vivant déjà, celui-ci a acquis des contours hyperboliques ou bien est devenu la cible des dénigrements de ses compétiteurs. Aussi l'historien doit-il faire preuve de précaution à l'approche des sources contemporaines, n'hésitant pas de soumettre l'information à une double ou même triple vérification. Dans ce cas, malheureusement, la documentation primaire, réalisée dans les archives, ne constitue pas le principal réservoir d'informations. Tant les fonds roumains (du Ministère des Cultes et de l'Instruction publique ou de la Direction de la Police et de la Sûreté générale), conservés dans les Archives nationales historiques centrales, que ceux italiens (les archives de la paroisse Ognissanti d'Arzignano, la localité natale de Cazzavillan, les archives historiques de l'Institut Risorgimento de Rome, les ar-

chives historiques du Ministère italien des Affaires étrangères), bien qu'attentivement fouillés par les auteurs, n'ont pas été en mesure de fournir des données consistantes sur la vie et l'activité du personnage analysé. Dans ces conditions, la presse et la littérature secondaires deviennent essentielles dans la reconstitution de la figure de Cazzavillan. Les publications patronnées par Cazzavillan (*Fraternitatea italo-română* [La Fraternité italo-roumaine], *Trebuinciosul* [L'Utile], *Necesarul* [Le Nécessaire] et surtout *Universul* [L'Univers]) offrent, parfois sur un ton manifestement élogieux, des informations précieuses sur leur patron. Les lettres envoyées par Cazzavillan en qualité de correspondant de guerre (il s'agit de la guerre russo-roumano-turque des années 1877-1878) à plusieurs journaux italiens sont souvent parsemées de détails biographiques. De pareils détails, reconnaissons-le, sont évoquées avec parcimonie par la littérature secondaire dans les quelques synthèses d'histoire de la presse, de la culture ou de l'émigration italienne en Roumanie. Le mérite d'avoir relancé, vers le milieu des années '70 du siècle passé, l'intérêt pour l'activité de Cazzavillan appartient à Ștefan Delureanu, dont l'étude a ouvert la voie à des recherches plus récentes. Le paysage historiographique italien ne s'avère pas plus généreux avec ce personnage, lui réservant une place modeste dans le cadre d'ouvrages plus amples à caractère monographique ou synthétique. Aussi la démarche entreprise par les auteurs du présent volume vient-elle couvrir un vide historiographique qui s'est perpétué trop longtemps.

La troisième section cherche d'esquisser la biographie du protagoniste de ce livre sur l'arrière-plan de la seconde moitié du XIX^e siècle, mettant en lumière une personnalité qui a vécu l'histoire au temps présent. Issu d'une famille à quatre enfants, Luigi

Alessandro Cazzavillan a suivi les cours d'une école technique secondaire. Le mouvement pour l'unification des provinces italiennes sous une direction politique unitaire ne le laissant pas indifférent, il a assumé l'idéal du Risorgimento l'arme à la main, en tant que volontaire dans les troupes de Giuseppe Garibaldi. Deux sont les facteurs, selon les auteurs, qui peuvent expliquer l'émigration de Cazzavillan et d'un nombre important de ses compatriotes. D'abord les aspects d'ordre économique, auquel s'ajoute, dans le cas du personnage analysé, « la solidarité » avec les peuples engagés dans la lutte pour la libération et l'indépendance nationale. Par conséquent, il s'enrôle dans l'armée serbe, en qualité de lieutenant-adjoint du colonel Sgarellino, dans la guerre que celui-ci menait contre le moribond Empire turc, en 1876. Son intention de se joindre à l'armée roumaine, aux côtés d'un grand groupe de volontaires italiens, n'aboutit pas, à cause de la législation roumaine, qui ne permettait pas aux étrangers de combattre sous l'étendard tricolore. À l'issue de la guerre, Cazzavillan choisit de s'établir dans la capitale du jeune Royaume roumain qui venait de conquérir son indépendance, où il occupa différentes fonctions dans l'administration centrale et enseigna la langue italienne dans les lycées de Bucarest. Dans son activité de publiciste, en qualité de directeur-propriétaire, il expérimenta plusieurs formules journalistiques. D'autres données de ce chapitre concernent la vie familiale de Cazzavillan, les informations s'avérant parfois contradictoires.

La quatrième section du livre surprend l'univers de la collaboration italo-roumaine, principalement le rôle de la presse écrite. L'accent est évidemment mis sur les publications patronnées par Luigi Cazzavillan. Sa démarche, soulignent les auteurs, n'est pas singulière à l'époque, elle appartient à

une catégorie du journalisme moderne axée sur la défense des intérêts économiques de la communauté italienne en Roumanie. Quant aux parutions de la Péninsule relatives aux Roumains et à leur pays, elles tiennent au paradigme visant l'internationalisation de la question roumaine. Les productions résultées, qui sont présentées en grandes lignes, ont eu une contribution essentielle à la connaissance et à la collaboration entre les représentants des deux nations. L'analyse s'arrête ensuite à la première expérience journalistique de Cazzavillan après son établissement à Bucarest : *Fraternitatea italo-română, ziar politic-literar septemenal* (La Fraternité italo-roumaine, journal politique-littéraire hebdomadaire), devenu en 1882 *Frăția română-italiană* (La Fraternité roumano-italienne). Les avatars de ce projet après son apparition sur le marché à l'automne de 1881 ont été *Trebuinciosul, Necesarul* et finalement *Universul*, avec tous leurs suppléments. Leur dénominateur commun est bien précisé : ces productions devaient non seulement encourager la coopération italo-roumaine, mais avoir aussi un caractère fort « populaire ». Les auteurs passent ensuite en revue les sujets de grand intérêt pour les lecteurs, dont l'évolution de la situation politique internationale, présente dans chaque numéro. Y sont également mentionnés les noms des collaborateurs de la gazette, les contributions personnelles de Cazzavillan ainsi que les similitudes entre le journal qu'il dirigeait et les publications parues dans l'espace italien (surtout celles éditées à Rome par Baccio E. Maineri et Constantin I. Mitilineu).

Un chapitre entier est dédié au journal *Universul*, la production journalistique la plus réputée de Cazzavillan. Une fois déterminés les motifs de ce nouveau projet journalistique, les auteurs examinent des questions telles l'origine de son nom, le public

auquel il s'adresse, le format premier du journal, ses atouts par rapport à la concurrence (dont le prix convenable et l'heure matinale de sa parution), le tirage ascendant, la modernisation de la base technologique d'impression. Après la disparition du fondateur du journal, la politique éditoriale promue par Cazzavillan sera continuée par ses proches. C'est ce qui fait qu'à l'issue de la Grande Guerre, *Universul* atteint un rythme de développement quantifié en un tirage de 200 000 exemplaires par jour. Les standards de qualité qu'il promouvait résultent clairement de l'analyse de son contenu, qui devient de plus en plus diversifié. Les sujets abordés révèlent que le journal n'avait pas de domaine ou de problématique privilégiés. Les informations relatives au pays d'origine du patron sont, évidemment, à l'ordre du jour. Quant à l'orientation idéologique, l'attachement aux principes du libéralisme est affirmé dès l'article programmatique paru dans le premier numéro, ce qui n'a toutefois pas conduit à son enrégimentement politique. Cependant les mérites incontestables de cette gazette consistent dans le format journalistique qu'il a imposé avec succès dans la presse roumaine moderne. Il s'agit, affirment les auteurs, de l'alliance heureuse entre une presse très accessible au grand public, des analyses et des informations diversifiées, parsemées de faits divers et de publicité. La dernière composante surtout est considérée comme une marque du journalisme promu par Luigi Cazzavillan. Ce qui fait la valeur de cette publication, c'est cependant la galerie des personnalités qui ont choisi d'exprimer leurs opinions politiques, scientifiques ou culturelles dans ses pages.

Le rôle et la place de Cazzavillan au sein de la communauté italienne du Royaume roumain, de Bucarest en particulier, représentent le sujet du sixième chapitre. Devenue

de plus en plus nombreuse au fil du temps, la communauté italienne de l'espace roumain bénéficia du soutien consistant de l'agence diplomatique italienne à Bucarest et de l'Église catholique, qui ont encouragé le développement du réseau scolaire de différents degrés. Conscient de la mission de l'éducation dans la préservation de l'identité italienne et la transmission du patrimoine culturel de son pays natal d'une génération à l'autre, Cazzavillan a tenu à immortaliser sa mémoire par la construction sur ses frais d'un nouveau bâtiment pour l'école primaire italienne de Bucarest. Respectant les standards de l'époque, cet édifice non seulement illustre la munificence de son fondateur mais il démontre que la prospérité matérielle jointe à la responsabilité appliquée pouvaient être converties dans des actes durables de culture. L'implication sociale du protagoniste de ce livre une fois prouvée, l'accent est mis sur la présentation de son activité éducative dans le cadre de l'institution qu'il a fondée, de grande importance dans le système d'enseignement de la capitale roumaine.

Les 25 pièces documentaires de provenance archivistique et journalistique et les 43 illustrations présentes à la fin du livre confèrent un peu plus de couleur à la vie brève mais nullement monotone du héros de ce volume. Le mérite incontestable de l'ouvrage ci-présent est non seulement d'évoquer une personnalité de marque de la communauté italienne du Vieux Royaume, mais surtout de démontrer à quel point la culture roumaine a tiré profit de l'acceptation de l'identité plurielle de la Roumanie moderne.



LUCIAN TURCU

EERO MADIJAINEN U. OLAF MERTELSMANN
(Hgg.)

**Border Changes in 20th Century
Europe: Selected Case Studies**

Münster: LIT-Verlag 2010 (Tartu Studies
in Contemporary History, vol. 1).

EIN SOLCHES Thema wird in diesem Sammelband nicht zum ersten Mal abgehandelt, und so drängt sich die Frage auf, worin das Besondere liegt. Da das Werk auf eine Tagung in Tartu (2005) zurückgeht, zählt zum Spezifikum, dass der baltische Raum einen gewissen Schwerpunkt einnimmt und sich Beiträge zu außerhalb liegenden Schauplätzen darum herum ranken. Da jedoch nicht alle Themata für das süd-östliche Europa im Allgemeinen und für Siebenbürgen im Speziellen unmittelbare Aussagen zulassen, werden im Folgenden nur jene Beiträge angesprochen, für die dies zutrifft.

Kurt Scharf befasst sich mit der Bukowina und zeigt, welche Zugehörigkeiten dieses zufällig entstandene Land erfahren hat, welche Spuren die Teilung von 1940 bzw. 1944 hervorgerufen hat und welche Inspirationen die Idee über die Bukowina als Ganzes nach wie vor erzeugt. Ein analoger Fall, bei dem allerdings kaum die Frage nach den Grenzen eine Rolle spielt, ist Siebenbürgen, das trotz aller jüngeren Entwicklungen hinweg ein fixer, nicht nur historischer „Begriff“ geblieben ist. Alice Freifeld behandelt Ungarns „poröse“ Grenzen und fokussiert hierbei auf die West- und Nordgrenze innerhalb der Zeit von 1945 bis 1948, also auf Umstände, als die sozialistischen Systeme noch nicht so repressiv den Kontakt über die Grenzen reguliert hatten. Hier wäre es nutzvoll gewesen, die Grenzlage zu Siebenbürgen gegenüberzu-

stellen, die 1940 und 1944 gewechselt hatte. Hervorzuheben ist weiters der Beitrag von Walter C. Clemens, der der Frage nachgeht, wieso das Baltikum nicht wie der „Balkan“ sei? Anhand eines strukturanalytischen Vergleichs wird ersichtlich, worin sich die beiden Regionen unterscheiden – das Baltikum weisen keine vergleichbare Tradition der Gewalt auf; die Prinzipien der Demokratie haben eine tragfähigere Grundlage als in den Balkanländern; das Konfessionsgefüge stellt sich ganz anders dar. Der Vergleich mit dem Baltikum zeigt, dass es maßgebliche Ähnlichkeiten mit Siebenbürgen gibt. Anregend ist auch der Artikel von Aristotle Kallis, der den territorialen Utopien Italiens, Deutschlands und Griechenlands in der Zwischenkriegszeit nachgeht, als die Probleme der Machbarkeit national- bzw. reichsideologischer Konzeptionen mit Rückbezügen in die Vergangenheit die Frage nach „Eigenem“ und „Fremdem“ aufgeworfen haben. Hier wäre der Vergleich mit Rumänien förderlich gewesen, das zwar zu Großrumänien gewachsen, seine nationale Zielsetzung im Wesentlichen erreicht hatte, aber die Rolle der Vielfalt der Erbstücke unterschätzt hat.

Die Heterogenität der Beiträge ist kein Nachteil, doch hätte es eines synthetischen Bausteins bedurft, um das Gesamtthema phänomenologisch und methodologisch in einen Rahmen zu stellen. In einem solchen einleitenden oder zusammenfassenden Teil hätte die Rede sein müssen, wo überall – und sei es bloß im östlichen Europa – das Grenz- bzw. Abgrenzungsproblem zu finden sei, welche Faktoren dafür verantwortlich sind, warum gerade dieses Problem für den angesprochenen Raum offenbar mehr Auffälligkeit besitzt als für analoge Phänomene in Zentral- oder Westeuropa, und schließlich, welche Deutungsschemata zugrunde liegen, dass den Zeitgenossen des 21. Jahrhunderts derartige Phänomene nicht

mehr so nahe liegen, sie deshalb aber umso weniger unterschätzt werden sollten.



HARALD HEPPNER

BRUNO MAZZONI and ANGELA TARANTINO,
eds.

**Geografia e storia della civiltà
letteraria romena nel contesto
europeo**

Vol. 2, Pisa: Plus–Pisa University Press,
2010

THE AMPLE collective research volume coordinated by Professors Bruno Mazzoni and Angela Tarantino attempts to analyze the complex—and not always tension-free—relations between Romanian literature and the great cultural models of Western Europe. The methodological approach can be best described by its interdisciplinary ambition. Aiming to go further than the boundaries of the literary phenomenon, the texts in this volume approach the subject from several viewpoints, trying to map the troubled waters of Romanian modernity, given that the volume’s working hypothesis is the existence of “un asse simbolico fondamentale attraverso l’intera civiltà romena, l’asse Oriente/Occidente.”

A very interesting turn of this working hypothesis is the ideological and stylistic projection of this axis on a literary level, identifiable with the two major divisions of the aesthetical canon, i.e. classicism vs. Baroque. Such an endeavour, apart from being a welcome novelty in the interpretation of the literary field, also provides the broad spectrum needed for the volume’s multidisciplinary approach, an approach

bringing together revered names from Romanian and Italian literary studies.

Without being the first attempt of its kind—the “Foreword” names its predecessors, amongst which can be counted Carlo Dionisotti, Roberto Antonelli, Nicolae Manolescu or Laurențiu Ulici—the present volume has the advantage of the contemporary cultural context. The discussions about the future of literary history as a discipline are fairly old, however, and the present volume is not only an attempt at solving a methodological impasse, but also a project aimed at mapping the way in which the cultural studies school or the debate concerning the canon change the way in which the literary phenomena should be accounted for, namely “operare un taglio tematico-problematico che superasse l’impianto storicistico classico, teso in prevalenza a illustrare il sistema letterario di una determinate realtà linguistico-culturale, e i suoi relative codici di riferimento, come sistema stabile, rigidamente fissato lungo un asse cronologico-eventimenziale.”

In other words, the studies present in this volume attempt an explanation of the ideas, literary trends and other influences pertaining to the formation of the Romanian cultural canon, seen this time not as a fixed and separate entity, but in its processuality, in its relation with other major Western cultural influences. This approach opens a path for another “Holy Grail” of contemporary European research in the field of humanities, namely that of “unity in diversity.”

The volume opens with Sorin Alexandrescu’s study, “La modernizzazione della Romania,” an ample piece based on a theory from his previous volume, *Privind înapoi, modernitatea* (Looking back, modernity), that of “stolen modernity,” a paradigm defining Romanian modern culture, its unequal and troublesome development, as well as

explaining the catastrophic effect of the communist regime on a cultural level.

Matei Călinescu's study, "Reazioni culturali contro la modernità e la modernizzazione in Romania (1900–1940)," equates the effort of the Romanian cultural elites to modernize the country with a clear tendency to adopt and implement Western cultural models, whereas the anti-modern, conservative efforts of people like Nicolae Iorga, Nae Ionescu or Nichifor Crainic are seen as reactions to this type of emulating the Western civilization. However, according to the Romanian theoretician, these tendencies do not come from outside the modernist paradigm, but are products of the latter, "anti-modern" as they may be.

The analysis of the Romanian literary phenomena is carried out throughout studies aimed directly at the literary field, such as Liviu Papadima's study "Una cenerentola? Il teatro romeno fino alla seconda guerra mondiale," Marco Cugno's "La poesia: dal romanticismo al postmodernismo" and Ioana Both's "Un secolo fondativo: la critica letteraria romana tra il 1850 e il 1950." All these studies are mapping the way in which, throughout a century and a half, Romanian literature evolved from laying its own foundations at the dawn of the 19th century—an exemplary and heroic story in itself, as Ioana Both's excursion through Romanian literary criticism demonstrates—to becoming almost synchronized with the Western world during the interwar period.

The intricate (hi)story of Romanian culture from the dawn of modernity to the present day makes this volume a stimulating reading for Romanian specialists and most certainly an exhilarating one for foreign academics. While the objectives announced in the foreword are fully met, the present volume also manages to be an excellent way of promoting Romanian culture

abroad, managing to give an accurate account of the ups and downs which have been, after all, the main evolutionary engine of the always atypical Romanian culture. □

CARMEN MUNTEAN

IOANA EM. PETRESCU

Studii eminesciene

(Eminescian studies)

Eds. IOANA BOT and ADRIAN TUDURACHI

Cluj-Napoca: Casa Cărții de Știință, 2009

THE LECTURES of the *Eminescu Course*, held by Ioana Em. Petrescu (critic and specialist in Eminescu's work) in 1983–1984 at the Philological Faculty of Cluj and whose text has been reconstituted after Ioana Bot's records with the support of Sanda Cordoș, both of them students at that time and nowadays professors at the same faculty, represent an important part of the work of Ioana Em. Petrescu. These "vivid" testimonies are evidence of the way the professor employed her poststructuralist critical method in the reception of Eminescu's literary work.

The *Course* reflects, through its structure, Ioana Em. Petrescu's intention to train her students in poetic and metacritical reading techniques. Therefore the first three lectures are dedicated to a selective, diachronic presentation of the Eminescian exegetics. Ioana Em. Petrescu points out the innovative method applied to Eminescu's texts in the case of the explicative criticism used by Constantin Dobrogeanu-Gherea, who accredits the image of a dual Eminescu, optimistic in his erotic and nature poetry and pessimistic in the social and philosophical

ones. Professor Ioana Em. Petrescu also emphasizes the modernity of the critical approach of Edgar Papu, who discusses Eminescu's poetry in a phenomenological way, as an antinomic play between "the far," the attraction of death, and "the near," the *Ecclesiastes'* spirit. On the other hand, the author takes into consideration the detractor's giving as an example Alexandru Grama's moral and rudimentary criteria of judging Eminescu's poetry, for whom the worship of Eminescu is a dangerous fashion, because Eminescu does not prepare the youth for their "historical mission." In other cases, she distinguishes inadvertences in the writings of some well-known names in literary criticism. Thus, Ioana Em. Petrescu observes that it is not sufficient to define Eminescu's poetry by opposing it to Western Romanticism, as in Tudor Vianu's analysis. As for G. Călinescu's magnificent *History*, Ioana Em. Petrescu appreciates the thematic and psychoanalytic study on Eminescu's work, but she warns us about the eclectic vision, which involves changes in the analytical criteria.

The other seven lectures are dedicated to Eminescu's work itself, following its internal dynamics in the relation between the image—the lyrical-speaking-self—and a conventional diachronic dispensation of the work with precise chronological phases (I: 1866–1870; II: 1870–1881, with a crisis moment, 1870–1872; III: 1881–1883). Eminescu's poetic discourse starts from his forerunners' poetic code (the poets of 1848), goes through the French rhetorical Romanticism and ends up in postromantic poetics, which is an opening to a tragic *Weltanschauung*. Eminescu's work is extensively discussed by the author who proves the continuous renewal and metamorphosis of Eminescu's vision from the beginning, when he is following Alecsandri's folklore

structures in the poem *If I Had...*, or the prophetic myth in *To Heliade*. Quite innovating is the Platonic-mythical vision materialized in the image of the woman as a projection of a divine thought in *To an Artist*, or the evolution of the lyrical subject towards a dilemmatic being in the second variant of the poem *Mureșanu*.

The fifth lecture was written by the author herself in 1984 or 1985. Here, she introduces the transitional phase of Eminescu's poetry, which represents the failure of the myth under the erosion of time, as in the novel *The Deserted Genius*, in the drama *Mira* or in the poem *Memento Mori*. The double symbol is the most striking appearance of the world, as in *Sarmis/The Twins*. The demons create compensatory worlds, setting up the order of dream, love, poetry or magic. This creative journey ends with the Schopenhauerian solution to the relation between the human and the idea, where the genius is a contemplative being, as in the poem *Glossa*. The last stop is *The Ode*, where the tragic human condition is accepted.

Ioana Em. Petrescu's perspective on Eminescu's poetry, presented here, is vivid in style and the sign of her critical method employed in *Eminescu, poet tragic* (Eminescu, a tragic poet), 1978, developed as a relation between "the eye" and "the vision" in *Eminescu și mutațiile poeziei românești* (Eminescu and the Romanian poetry's mutations), 1989.

□

NICOLETA POPA

ION POP
La Réhabilitation du rêve. Une anthologie de l'Avant-garde roumaine
 Bucarest: ICR, EST, 2006

CRITIQUE LITTÉRAIRE, historien de la littérature et vingtiémiste réputé, Ion Pop a écrit plusieurs livres dédiés à l'avant-garde roumaine : *Avangardismul poetic românesc* (L'Avant-garde poétique roumaine) (1969), *Avangarda în literatura română* (L'Avant-garde dans la littérature roumaine) (1990), *A scrie și a fi. Ilarie Voronca și metamorfozele poeziei* (Écrire et être. Ilarie Voronca et les métamorphoses de la poésie) (1993), *Introducere în avangarda literară românească* (Introduction à l'avant-garde littéraire roumaine) (2007).

La Réhabilitation du rêve constitue la première tentative de présenter au public francophone une collection compréhensive des écrits des avant-gardistes roumains. Accompagnée d'un riche matériel iconographique (dessins des artistes d'avant-garde, reproductions de la couverture des publications les plus importantes, portraits d'écrivains), l'anthologie est structurée en deux parties : la première, intitulée *Documents*, contient des manifestes et autres programmes littéraires, alors que la deuxième est une ample sélection des œuvres, en prose ou en vers, des avant-gardistes roumains. On retrouve ainsi parmi les auteurs retenus par Ion Pop les noms des plus connus ainsi que présences marginales, plutôt familières au spécialiste : Urmuz, Tristan Tzara, Ion Vinea, Ilarie Voronca, Stephan Roll, Mihail Cosma, Sașa Pană, Geo Bogza, Victor Valeriu Martinescu, Constantin Nisipeanu, Eugène Ionesco, Max Blecher, Gherasim Luca, Gellu Naum, Paul Păun, Virgil Teodorescu. À la fin du volume, une liste des écrivains traduits dans

d'autres anthologies complète pour le lecteur français le tableau de l'avant-garde roumaine.

Dans la *Préface*, Ion Pop fait une analyse des particularités de l'avant-garde roumaine et une présentation de son évolution historique, à partir de ses précurseurs jusqu'à sa disparition. Appuyée sur un regard synthétique, la démarche critique restitue les traits essentiels du mouvement d'avant-garde, les prémisses et les manières de son appropriation dans la littérature roumaine, ainsi qu'une illustration des courants les plus importants. À l'exception de la séquence dédiée à Urmuz, précurseur méconnu, récupéré après sa mort, la *Préface* contient de brèves esquisses monographiques centrées sur les directions principales de l'avant-garde roumaine. On mentionne d'abord les échos dadaïstes, avec une courte présentation des revues qui les ont accueillis (*75HP* et *Punct*), tout en soulignant le rôle de Tristan Tzara et Marcel Janco dans l'initiation du dadaïsme à Zürich. Ion Pop accorde une attention particulière au courant constructiviste illustré par Ion Vinea dans la revue *Contimporanul* (1922-1932). Avec des collaborateurs divers et des goûts éclectiques, intéressée par toutes les orientations d'avant-garde (cubisme, expressionnisme, futurisme, dadaïsme, surréalisme), la revue met en évidence une tendance marquée vers la synthèse – occasion pour le critique d'insister sur l'hétérogénéité fondamentale de l'avant-garde roumaine. C'est d'ailleurs cette aspiration vers une synthèse des mouvements d'avant-garde qui s'exprime, de manière explicite, dans le programme et dans le titre d'une autre publication, *l'Integral* (1925-1928). Une analyse dédiée au futurisme et à ses échos faibles insiste sur le caractère spécifique du contexte culturel roumain. Enfin, Ion Pop s'arrête sur le moment de l'émergence de l'idéologie surréaliste, mar-

quée par l'apparition de la revue et du groupement *unu* (1928-1935) dont le noyau avait été constitué par I. Voronca, Saşa Pană, Gh. Dinu et Geo Bogza. L'histoire du surréalisme en Roumanie se poursuit avec la formation en 1940 du Groupe surréaliste roumain, fondé par Gellu Naum, Gherasim Luca, Paul Păun, V. Teodorescu, D. Trost. Ion Pop en souligne la signification des manifestes, les réalisations littéraires, ainsi que le rapport ambigu avec le régime communiste installé dans le pays à la fin des années '40. Pour achever ce panorama, on présente des écrivains tels Eugène Ionesco ou Max Blecher qui ne sont revendiqués que partiellement par l'avant-garde roumaine, l'un à cause de son esprit contestataire, l'autre – en raison de ses visions délirantes.

Une importante dimension de la démarche historique de Ion Pop est la perspective sur les retours de l'esprit avant-gardiste dans la littérature contemporaine. La poésie des années '80, inspirée par la vie quotidienne, ou la préoccupation pour l'authenticité, propre aux écrivains postmodernes réactualise les exigences de l'avant-garde. Les noms cités en guise d'exemple représentent des repères importants de la littérature roumaine actuelle : Mircea Cărtărescu, Matei Vişniec, Mariana Marin, Ion Mureşan, Alexandru Muşina et autres.

Par une approche de large respiration, dont les horizons s'ouvrent vers toute la littérature roumaine du XX^e siècle, *La Réhabilitation du rêve* offre en même temps un corpus compact des manifestes et des textes littéraires, ainsi qu'une vision critique et historique synthétique, constituant un instrument indispensable pour les chercheurs étrangers intéressés par l'appropriation de l'avant-garde en Roumanie.

□

OANA RUSU

OANA FOTACHE

Divanul criticii. Discursuri asupra metodei în critica românească postbelică

(Les Discours sur la méthode dans la critique roumaine de l'après-guerre)
Bucarest, Ed. Universităţii din Bucureşti, 2009

LA RECHERCHE de Oana Fotache se propose de réunir les préoccupations méthodologiques dans la critique roumaine de l'après-guerre sous les auspices d'une théorie cohérente. Sans vouloir livrer une histoire complète de la critique roumaine moderne et, d'autant moins, une synthèse de la critique européenne et nord américaine du XX^e siècle, l'auteur envisage pourtant la sélection et la contextualisation de son matériel après avoir revisité les repères historiques de la critique (inter)nationale. Il s'agit de situer la critique roumaine dans un contexte large, tout en essayant d'expliquer la raison de son « retard » et de sa « spécificité ».

Oana Fotache esquisse les difficultés de son étude dès le premier chapitre du volume. Elles en ressortent naturellement du découpage temporel de la recherche qui délimite l'intervalle le plus complexe de l'histoire récente de la Roumanie, à partir de l'après-guerre (1945-1947) jusqu'à la chute du régime communiste (1989). La définition du domaine de la théorie de la critique est à son tour une opération difficile, vu les frontières perméables entre la théorie littéraire, la critique et la littérature. Néanmoins, le véritable problème surgit au moment des applications pratiques de ces dissociations conceptuelles. En effet, le nombre de textes qui adressent des questions de méthode reste, au XIX^e siècle, tout comme au XX^e

siècle, assez restreint. Souvent, la critique des textes remplace la théorisation, alors que Oana Fotache se voit obligée d'utiliser une définition plus large du concept de « méthode ». Puisque tout *ars critica* n'engage qu'une « méthode » entre guillemets, une théorie de la critique est censé réunir « des attitudes similaires vers l'objet littéraire, des manières apparentées d'envisager le statut de la critique, des conceptions convergentes concernant le degré de rigueur ou de liberté nécessaires/possibles dans un acte critique ».

C'est cette compréhension de la méthode qui permet à Oana Fotache de dresser – dans le troisième chapitre de sa recherche – *un panorama de la critique littéraire européenne et (nord)américaine du XX^e siècle*, par rapport à laquelle on évalue la critique autochtone, dans un chapitre qui porte une interrogation en guise de titre : *Est-ce qu'il y a une théorie roumaine de la critique ?* Pour résumer en quelques pages la plupart des courants et des écoles de critique du dernier siècle, l'auteur s'appuie sur la triple distribution des « intentions » qui orientent la lecture (*intentio auctoris/lectoris/operis*), adaptées pour l'occasion : *critica auctoris/operis/lectoris*. Il s'agit donc de regrouper les tendances de la critique internationale selon l'intérêt du discours méthodologique pour l'écrivain, le texte ou le lecteur. Ce qui en résulte, c'est un grand tableau d'évolutions et de... retours à la méthode. Dès l'ouverture de sa démarche récapitulative, Oana Fotache rappelle d'ailleurs que toutes les directions critiques du XX^e siècle étaient des réactions par rapport, d'une part, au modèle positiviste (adopté par H. Taine ou F. Brunetière) et, de l'autre, à l'impressionnisme littéraire « refusé par la méthode » (professé par A. France ou J. Lemaître).

Oana Fotache justifie dans le quatrième chapitre de son livre l'exposition des courants occidentaux des idées littéraires, mon-

trant qu'à la fin du XIX^e siècle les représentants les plus importants de la critique roumaine héritaient de la tradition européenne. Il s'agit de la critique d'inspiration sociale promue par Constantin Dobrogeanu-Gherea, ainsi que de la lecture orientée par les principes de l'esthétique spéculative, pratiquée par Titu Maiorescu. Oana Fotache souligne que le développement dichotomique de la critique roumaine au XX^e siècle n'était pas dû à la différence entre les deux modèles interprétatifs, mais plutôt à la rivalité entre les disciples de Maiorescu et ceux de Gherea.

À la fin des années '40, la vie culturelle en Roumanie était déjà sous l'emprise du régime de rigueur stalinienne imposé par Gheorghiu-Dej : aussi, les critiques roumains ont-ils renoncé au dialogue avec l'Occident à la faveur d'une récupération des valeurs autochtones de l'entre-deux-guerres. Ainsi s'explique, selon l'auteur, le parti-pris, presque exclusif, de l'esthétique. Forte de son impressionnisme et de sa subjectivité, la critique esthétique échappe à l'autorité de la méthode et devient un véritable instrument politique, une manière plus ou moins explicite de contournement des contraintes de la propagande communiste. Le critère esthétique acquiert de la sorte une dimension éthique *sui-generis* pendant la courte « période de dégel » des années '70. En même temps, la critique roumaine avait puisé sélectivement dans les courants européens, selon ses propres nécessités, en fonction des circonstances historiques. Oana Fotache relève, par exemple, la préférence des critiques roumains pour Barthes et Bachelard au détriment de Greimas.

Enfin, dans le dernier chapitre de son livre, l'auteur s'arrête sur les rapports entre les orientations les plus importantes de la critique roumaine de l'après-guerre et les « méthodes » de la critique européenne et

nord américaine. En effet, les cristallisations méthodologiques dans la littérature roumaine sont à chercher plutôt dans des « systèmes individuels » bâtis au fil des biographies intellectuelles (G. Călinescu, P. Cornea etc.) modelées par des choix critiques. Malgré leur hétérogénéité, ces « systèmes » se rangent soit dans le paradigme « scientifique » (dogmatique, positiviste, analytique, contextuel, impersonnel etc.), soit dans celui « impressionniste » (intuitif, éclectique, subjectif etc.). Tandis que le premier assume la méthode historique et/ou sociologique (« la méthode, pure et simple »), le second débouche sur une dimension créative, qui est devenue en soi-même « la tradition, pure et simple ». Une fois de plus dans l'histoire de la littérature roumaine, ce qui est à déplorer reste le désintéressement de la critique pour théoriser sa méthode. La somme de tous les *ars critica* ne peut pas compenser le manque d'un système conceptuel, représentant, en même temps, une solution pour entrer en dialogue avec l'Occident et pour « exorciser » l'indicible.

Cette étude parviendra peut-être à démonter quelques préjugés. En essayant d'é-

valuer la théorie de la critique roumaine en fonction des circonstances, on montre une histoire déconcertante où l'incohérence méthodologique et l'ineffable engagent un défi politique. Oana Fotache envisage donc l'évolution de la critique roumaine dans le cadre de la vieille dichotomie entre science et art, mais aussi sous le signe des « méthodes » impressionnistes qui ne sont ni « attardées », ni tout à fait « indicibles ». Elles sont vraiment « uniques » et la morale d'une telle recherche est celle de la récupération : on ne doit jamais renoncer à essayer de les « traduire » dans le circuit international des valeurs. « En définitive », disait Oana Fotache à la fin de son étude, « Roland Barthes ne domine pas le dernier quart du siècle passé dans la critique/théorie littéraire seulement comme auteur de *l'Introduction à l'analyse structurale des récits*, mais parce qu'il a écrit aussi *Le plaisir du texte* ou *La chambre claire...* »



DANA FILAROPOL